

PALESTINE PROPREMENT DITE.

Galilée.—Phénicie.—Samarie.—Judée.

ROUTE 127.

DE BANIAS A TIBÉRIADE.

PAR DAN ET L'ARD EL-HOULÈH.

(15 h. On campe à Ain el-Mellahah ou à El-Moughar.)

En quittant Banias, on revient vers l'O., par le chemin décrit R. 119, marchant à travers le bois de chênes verts jusqu'à (30 m.) l'endroit où la route se bifurque. Laisant à dr. le chemin d'Hasbeya, on prend à g. pour descendre sur la plaine directement à l'O., et l'on rencontre bientôt (30 m.) le monticule de

Tell el-Kadi, que l'on s'accorde à regarder comme l'emplacement de l'antique Dan.

Histoire.—La Bible cite cet endroit (Genèse, xiv, 14, 25), comme celui où Abraham poursuivit et surprit les rois qui avaient envahi Sodome. La fondation de la ville de Dan est racontée aux livres de Josué (xix, 47) et des Juges (xviii, 2, 7-10, 27-29). 600 guerriers de la tribu de Dan, mécontents du territoire qui leur était échu, envoyèrent des espions pour explorer le pays : ceux-ci leur signalèrent *Lesem* ou *Laisa*, petite colonie de Sidoniens paisibles et enrichis par l'agriculture. Les Danites surpris cette population pacifique, trop éloignée de Sidon pour recevoir du secours, la passèrent au fil de l'épée et construisirent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom de leur père. Ils y établirent l'idole qu'ils avaient enlevée à Mica d'Éphraïm (*Ibid.*, 18-20-30). Plus tard,

Jéroboam y plaça un des veaux d'or qu'il fit adorer au peuple d'Israël (I Rois, xii, 28, 29). Dan était la frontière N. du peuple israélite; l'expression : *de Dan à Bersabée* pour désigner la Judée était proverbiale (Juges, xx, 1; Sam., iii, 20, xvii, 11.) Plus tard, Dan dut sa déchéance à la fondation de Panéas. Deux villes de quelque importance ne pouvaient pas subsister si près l'une de l'autre (F. A. Isambert, *Bull. Soc. Géog.*, 1854, p. 39).

L'identification de Dan avec Tell el-Kadi ne paraît pas douteuse. Eusèbe (Onomasticon, V. Dan et Laïsa) place cette ville à 4 milles romains (6 kil.) de Panéas, sur la route de Tyr. Josèphe la place non loin du Liban, et dans la grande plaine de Sidon, à 1 jour de cette ville (*Archéol.*, v, 3, 1). C'est là que se trouve, selon lui, la source du petit Jourdain (*Ibid.*, viii, 8, 41; 10, 1. *Guerre des Juifs*, iv, I, 1). Ajoutons que Dan avait la même signification que el-Kadi (le juge) (Porter, *Hand-book*, p. 436).

État actuel.—Le monticule de Tell el-Kadi, situé à 2 ou 3 kil. de l'angle S.-O. de la base de l'Hermon, est de forme irrégulièrement quadrangulaire; sa plus grande longueur est de l'E. à l'O. Il repose sur deux étages inégaux de la plaine, de sorte que sa face N. n'était élevée que de 10 à 12 mèt.; sa face S. domine la plaine d'une hauteur d'environ 30 mèt., son altitude au-dessus de la mer est de 216 mèt., son sommet se relève un peu vers l'E. Il est en partie cul-

tivé, mais la plus grande partie de la colline est couverte de hautes herbes, de chardons et de broussailles si épaisses, qu'il est difficile de l'examiner en détail (V. Robinson, *Later Bibl. Res.* p. 390). Du côté de l'O., l'eau s'échappe avec abondance de plusieurs sources pour former au milieu de la prairie un large bassin circulaire, entouré de quelques arbres, d'où s'échappe, vers le S., un large ruisseau dont le murmure s'entend à distance. Robinson nous paraît cependant exagérer sa largeur, quand il l'évalue à quatre fois celle de l'Hasbani, même après tous les affluents que reçoit ce dernier. Le Tell fournit encore un autre ruisseau qui s'échappe par une brèche vers l'angle S.-O. de la colline, et va rejoindre le premier un peu plus loin pour prendre le nom commun de *Neba' el-Leddán* (Leddán, probablement par corruption de ed-Dan, ou Dan, selon Smith cité par Robinson, ouvr. cité p. 392, note 2). Pres de la brèche par où s'échappe ce second ruisseau, s'élève un chêne magnifique, sous lequel le voyageur peut faire une halte. Malheureusement on a construit en cet endroit le tombeau de quelque saint musulman, parallélogramme de pierres grossièrement rassemblées, et suivant un usage déjà mentionné, p. 398, les Musulmans suspendent aux branches les débris de leurs vêtements déchirés.

On voit peu de ruines sur le Tell; les plus apparentes sont du côté du S. : ce sont des monceaux de pierres taillées, la plupart de nature volcanique, comme la colline elle-même; d'autres sont des blocs calcaires de grandes dimensions. Si l'on pouvait débayer le Tell de ses broussailles, on en trouverait sans doute davantage. Le Tell est composé de roches volcaniques, mais rien ne prouve que ce soit un cratère, selon le géologue Anderson, attaché à l'expédition américaine de

Lynch (*Official Report*, p. 108).

Des sources du Jourdain et de leur jonction.—Il est impossible de méconnaître, dans les ruisseaux que nous venons de décrire, celles qui ont été mentionnées par Flavius Josèphe : « Des sources qui, nourrissant ce qu'on appelle le petit Jourdain, au-dessous du temple de la Vache d'or, le poussent dans le grand Jourdain. » (*Guerre des Juifs*, iv, I, 1.—Voy. aussi du même auteur, *Archéol.*, viii, 8, 4.) Il est intéressant de suivre ces cours d'eau, pour voir comment ils se réunissent à la rivière de Banias et à l'Hasbani, pour constituer définitivement le grand Jourdain. C'est ce qu'a fait Robinson (ouvr. cité p. 393-396). C'est une excursion de 3 h. 30 min., aller et retour. Au S. du Tell el-Kadi, on descend sur un terrain calcaire et ferme sous le pied, malgré son apparence marécageuse; on rencontre (25 min.), à côté d'un bouquet d'arbres, un amas de pierres taillées et de broussailles, nommé *Difnèh*, où Robinson reconnaît le *Daphné* de Fl. Josèphe (*Guerre des J.*, iv, I, 1) que la plupart des auteurs regardent au contraire comme le nom grecisé de Dan. Continuant par des champs de blé, on atteint *el-Mansouri*, station des Arabes Ghawarinèh qui cultivent cette plaine, et (20 min.) les bords du Nahr Banias, coulant dans un canal encaissé de 5 à 6 mèt. de profondeur et caché par les buissons et les cannes. Sur la rive droite s'élève (15 min.) le wéli de Cheikh Hozaïb, entouré de quelques arbres et d'un campement de Ghawarinèh. Le Nahr Banias rejoint (5 min.) le el-Leddán, qu'il faut franchir à gué, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. On traverse encore (10 min.) un ruisseau nommé el-Boreïdj, qui vient aussi du Tell, et enfin (10 min.) on atteint le point de jonction de l'Hasbani avec les précédents. On est à environ 7 kil. 1/2 au S. de Tell el-Kadi et à 1 kil. 1/2 de Tell Cheikh-Youssouf, le plus méridional des tells de cette plaine. Le Nahr Banias a deux fois la largeur de l'Hasbani; le Leddán, uni au Boreïdj, est deux ou trois fois plus large que le Nahr Banias; celui-ci a les eaux les plus limpides.

L'Hasbani est au contraire la plus trouble, et ses eaux jaunes restent quelque temps distinctes le long de la rive droite, formant environ 1/6 de la largeur de la rivière. Quant au Derderah, qui vient du Merdj Ayoun (V. R. 114), Robinson n'a pas pu déterminer son point de jonction, mais il pense qu'il se jette dans l'Hasbani, au-dessus du confluent dont nous parlons. Le Jourdain, ainsi formé définitivement, est à peu près aussi large qu'il l'est au Djissr Benat-Yacoub et à la sortie du lac de Houleh (V. R. 122). Il coule au S. d'un canal encaissé de 6 mètr. au-dessous du sol et traverse la plaine pour se jeter dans le lac, environ à 7 kil. à l'O. du Jourdain. Les marais de Houleh remontent au N. plus haut que le confluent; à l'E., au contraire, les terres cultivées se rapprochent beaucoup plus du lac.

Reprenant sa route à partir de Tell el-Kadi, le voyageur traversera un terrain cultivé, semé çà et là de blocs basaltiques noirs, franchira à gué (25 m.) un petit cours d'eau, affluent du Nahr el-Leddân, selon Robinson, et qui est sans route le *Aïn el-Dfla* de M. de Bertou, pour atteindre (25 m.) le *Nahr-Hasbani* au

Djissr el-Ghadjar, vieux pont arabe avec trois arches en ogive et sans parapet, qui emprunte son nom à un village situé à 1 h. plus au N. L'Hasbani présente en cet endroit l'aspect d'un torrent sauvage encaissé au fond d'un ravin profond. La route décrit ici plusieurs lacets pour descendre jusqu'au pont et remonter sur le plateau opposé.

Peu après avoir passé Djissr el-Ghadjar, on laisse à droite la route de Saïda pour se diriger au S.-O., longeant le pied d'une colline rocheuse : à gauche s'étend le marais marécageux de l'Ard el-Houleh, occupé habituellement (45 min.) par plusieurs hameaux de Bédouins Ghawarinèh, composés de huttes et de tentes de l'aspect le plus pittoresque. La demeure du cheikh est annoncée de loin par de longues lances

plantées en terre. Un de ces hameaux est sans doute le *ez-Zouk* de M. de Bertou et de la carte de Zimmermann. C'est en face de ces hameaux, sur un plateau couvert de roches volcaniques amoncelées, que M. de Sauley a cru retrouver les ruines d'une immense ville cyclopéenne, qu'il identifie avec l'*Hatzor* de l'Écriture, dont il sera question plus loin. Mais la description qu'en donne ce voyageur (ouvr. cité, p. 533-536) n'est pas de nature à enchaîner la conviction du monde savant, qui ne l'a accueillie qu'avec une complète incrédulité. (V. Robinson, ouvr. cité p. 390, note.) M. de Sauley décrit au milieu de ces rochers un bâtiment carré, d'environ 60 mètr. de côté avec des espèces d'avant-corps aux quatre angles, que les Arabes du voisinage désigneraient sous le nom de el-Khân. Il compare cet édifice au temple du mont Garizim (V. R. 138) et n'hésite pas un seul instant, suivant son expression favorite, à le regarder comme un édifice religieux de l'antiquité la plus reculée. De nouvelles explorations seraient nécessaires pour faire admettre l'existence de ces ruines.

On franchit à gué plusieurs ruisseaux : le principal, nommé le Nahr-Derderah, débouche près d'un hameau ruiné, petite vallée qui a son origine au Merdj-Ayoun (R. 114). Après l'avoir franchi, (15 min.) on se dirige directement au S., ayant à main gauche les prairies marécageuses de l'Ard el-Houleh, où l'on aperçoit de temps en temps au milieu des hautes herbes quelques figures sinistres d'Arabes. Ce sont cependant des populations inoffensives, occupées d'agriculture, de chasse et de pêche, espèces de fellahs, regardés avec mépris par les Bédouins du désert. Les troupeaux de buffles montrent leurs noirs museaux à la surface des marécages. Mille oiseaux pêcheurs d'espèces diverses animent aussi la scène. À droite, près d'un turbè moderne, M. de

Sauley signale encore des ruines qu'il appelle Kharbet el-Aamoudyeh. Bientôt on longe (1 h.) tout à fait le pied des montagnes de droite. On laisse sur la hauteur le hameau de *Besamoun* ou *Basimoun*, près duquel M. de Bertou a signalé des ruines considérables à 1460 mètr. de l'Aïn el-Belâtah. Le marais se rapproche tellement (1 h. 15) qu'il faut monter à droite sur de grandes pierres pour éviter les fondrières. C'est là que se trouve sans doute la source Aïn el-Belâtah (source des grandes pierres), avec quelques débris antiques indéterminés. Après ce passage étroit, on entre dans une plaine plus ouverte, et en avant et sur la gauche on commence à apercevoir la nappe d'eau du Bahr el-Houleh. Après avoir doublé (40 min.) un contre-fort avancé, on atteint (20 min.)

Aïn el-Mellâhah (6 h. de Banias), source qui forme un joli bassin naturel entouré de joncs, d'où s'échappe un ruisseau, qui va se jeter dans le lac à son angle N.-O. À côté de la source s'élève un moulin près duquel les moukres ont l'habitude de camper. C'est cependant un terrain insalubre et fiévreux, et le voyageur fera mieux de chercher son campement 2 ou 3 h. plus loin, à Keb'a ou à El-Moughbar par exemple.—Dernière Aïn el-Mellâhah, s'ouvre à l'O. un vallon au fond duquel s'élève le *Tell-Khoraibeh*, où Robinson propose de placer l'antique *Hatzor* (R. 128).

En quittant Aïn el-Mellâhah, on atteint (1 h.) le ravin du Nahr-Hendâdj, petit torrent sauvage sur la rive droite duquel on signale, à 30 min. à l'O. de la route, quelques ruines qui portent le nom de *Kasyoun*, dont on a voulu faire aussi l'emplacement de Hatzor. Ce sont des débris de colonnes et de corniche et une espèce d'autel avec une inscription grecque et deux réservoirs vides. Ces restes paraissent à Robinson (ouvr. cité, p. 363) ceux d'une synagogue juive.

Au delà du Nahr-Hendâdj, on s'élève sur un large plateau d'où la vue embrasse tout le lac.

Le lac de Houleh (Bahr el-Houleh), lac *Semehonitis* de Flavius Josèphe, *mer de Mérom* du livre de Josué (xi, 6-10), a la forme d'un triangle irrégulier dont la pointe est au S. et donne issue au Jourdain, qu'il a reçu par son côté N.; sa largeur est d'environ 5 kil. 1/2 et sa longueur de 6 kil. Au reste ses limites ne sont pas bien déterminées, car il est entouré presque de tous côtés de marécages, qui s'étendent vers le N. jusqu'au près de Tell el-Kadi, comme le dit Fl. Josèphe (*Œ. des Juifs*, iv, I, 1). Tout le territoire qui l'entoure (Ard el-Houleh) est fertile et cultivé par les Bédouins Ghawarinèh et par les cheikhs druses du Liban.

Ce beau bassin de verdure repose l'œil fatigué des montagnes arides de la Palestine. Au N.-N.-E., le Grand-Hermon dresse son sommet neigeux.

C'est sur les bords de ce lac, probablement vers le plateau d'où nous le considérons, ou plus loin vers les plaines d'Aïn el-Mellâhah, que Josué défit Jabin, roi de Hatzor, et tous les rois confédérés qu'il poursuivait à l'O et à l'E., pour revenir ensuite prendre la ville d'Hatzor et tuer Jabin de sa propre main (Jos., xxi, 7-10).

On se rapproche de la montagne dans les flancs de laquelle Robinson (*ibid.*) signale plusieurs grottes sépulcrales, et l'on marche sur un plateau nommé *Ard el-Khaït*, lequel est coupé de quelques ravins, dont les principaux sont : (1 h.) le *Wadi-Amoukah*, (20 min.) *Wadi-Lauz*, au delà duquel on atteint (10 min.) la fontaine, et (10 min.) le v. de *Keb'a*, perché sur un contre-fort entre deux Wadis, puis (10 min.) la fontaine, et (15 min.) le v. de *El-Moughbar* (3 h. d'Aïn el-Mellâhah). Plus loin, on croise (45 min.) le *Wadi-Firim*.

Un sentier s'élève à droite dans cette gorge étroite et aride, et conduit (1 h

20 min.) à **Safed** (V. R. 128), d'où l'on peut en 2 heures rejoindre notre route à Khan Djoubb-Youssouf.

Continuant sur le plateau d'Ard el-Khaït on atteint bientôt (25 min.) le v. de **Dja'ounèh**, où Robinson (*ibid.*, p. 302) signale une colonne et un chapiteau, reste de quelque synagogue, et d'où l'on découvre à la fois le lac de Houlèh et le lac de Tibériade; la distance qui sépare ces deux lacs est d'environ 16 kil., et leur différence de niveau d'environ 200 mètr. Vers le N.-E., on aperçoit un monticule appelé **El-Mantar**, où campent ordinairement des turkomans nomades. Plus loin (7 ou 8 kil.) se trouve le Djissr-Benât-Yacoub et la gorge du Jourdain. Au N. on aperçoit les sommités neigeuses du mont Hermon et du Djébel-Sannin.

Après le point de partage des eaux, on descend (1 h. 15) au

Khân-Djoubb-Youssouf (Khân du puits de Joseph) où l'on rejoint la route qui descend de Safed (R. 128) et la route qui vient directement de Damas par Djissr-Benât-Yacoub (R. 121). Ce Khân possède un puits auquel on rattache la légende de Joseph vendu par ses frères, erreur provenant de la fausse identification de Safed avec Béthulie. L'édifice est relativement moderne et sert de bergerie. On rejoint ici, ou un peu plus bas vers Aïn Tabigah, la R. 128, qui conduit à (3 h. 30 min.) Tibériade.

ROUTE 128.

DE BANIAS A TIBÉRIADE,

PAR HOUNIN, KÉDÈS ET SAFED.

16 h. en ligne directe. On peut pousser en un jour jusqu'à Safed, mais l'étape est très-longue; avec toutes les excursions latérales, il faut compter trois jours pour faire la route à son aise; pour peu que l'on s'arrête au Tell el-Kadi ou à Hounin, on ne pourra guère, le premier jour, dépasser Meis el-Djébel ou Kédès, où l'on trouve d'ailleurs de bons gîtes. Le second, on touchera à Safed, après avoir

visité Meiroun et Giscala; le troisième, on atteindra Tibériade. Outre l'intérêt des localités qu'elle parcourt, cette route est encore préférable à la route 127, dans la saison chaude, pour éviter l'atmosphère étouffante du Bahr el-Houlèh.

De Banias à Djissr el-Ghadjar et au ruisseau de Derdarah, 3 h. (V. R. 123.)

On laisse à dr. au N. la vallée de Derdarah, dans laquelle on aperçoit du sommet d'une colline le v. d'**Abil**, où Robinson (ouvr. cité, n. 372) reconnaît l'**Abel** ou **Abel-Maim**, ou **Abel-Bethmaachab** de l'Écriture (I Rois, xv, 16, 20; I Chron., xvi, 4), qui partagea le sort d'Ijon (V. R. 114). On se dirige alors à l'O. vers le château de Hounin, et l'on gravit la montagne en face par un sentier oblique, qui décrit bientôt de nombreux zigzags au milieu des rochers déchiquetés et entre des chênes rabougris, jusqu'à (45 min.)

Hounin, pauvre v. au pied d'une vieille forteresse située dans une coupure de la montagne qui court du S.-E. au N.-O. et va rejoindre la vallée du Leitani. La forteresse occupe un large monticule; elle présente une masse confuse de ruines où l'on retrouve des spécimens de l'architecture de toutes les races, depuis les Phéniciens jusqu'aux Métoualis modernes, le mur en bossage des Phéniciens, l'arc romain, le portail sarrazin, les remaniements arabes et les parcs pour les chèvres d'aujourd'hui. Un fossé creusé dans le roc entoure la citadelle; le fond, planté de tabac, répand une charmante verdure au milieu des ruines (Porter, *Handbook*, p. 444).—L'histoire de cette vieille forteresse est inconnue; Robinson suppose qu'elle répond à **Beth-Rehob**, qui est mentionnée comme dominant la vallée de Laïsa ou de Dan. (Jug. xviii, 28;—Nombr. xiii, 21.)

Après Hounin, on monte par une pente escarpée, où l'on trouve les vestiges d'une route antique

sur (30 m.) l'arête d'un contre-fort d'où l'on a une vue superbe sur tout l'Ard el-Houlèh jusqu'au grand Hermon, au N.-E., et sur le wadi et-Teim, jusqu'au Djébel Sannin au N. Le chemin descend alors au S.-O. dans une vallée fertile. La vue s'étend sur une contrée montagneuse, couverte de bois de chênes et de villages. Bientôt on aperçoit au loin, vers l'O. sur le sommet d'un pic élevé, **Tibnin**, le **Toronum** de Guillaume de Tyr, vieille forteresse du temps des croisés et démantelée depuis le XIII^e siècle. On croise plus loin (25 m.) l'entrée de deux wadis, et l'on atteint le bassin verdoyant où s'élève (20 m.)

Meis el-Djébel (5 h. de Banias), grand v. habité par des Arabes métoualis très-hospitaliers et adonnés à la culture. Continuant vers le S., la route (35 m.) recommence à descendre, laisse à dr. (10 m.) le v. de **Baleida**, pour gagner (55 m.)

Kédès (6 h. 15 de Banias), l'antique **Kédech-Nephtali**, conquise par Josué sur les anciens rois de Canaan (Jos., xii, 22; xix, 37), et consacrée comme ville de refuge (*ib.*, xx, 7). Elle fut la patrie de Barak, qui, sous la conduite de Déborah, battit Sisera, chef de l'armée de Jabin, près du Kison (Jug. iv, 6-16). C'est également près de Kédech, (*ib.*, 11 et 17-22) que Sisera fut tué par Jabel, femme d'Héber, chef nomade campé sur le territoire de Nephtali. Plus tard, Kédès fut pris par Teglat-Phalazar, et ses habitants emmenés en captivité (II Rois, xv, 29). Josephé la mentionne sous le nom de Cydœssa comme une place forte des Tyriens (*Guerre des Juifs*, iv, 2, 3).

Kédès, qui a conservé son nom biblique, est situé sur un monticule qui domine à l'O. une verte vallée entourée de collines boisées. On voit encore une grande colonne au milieu du village moderne, et deux autres gisent à côté. La colline est aussi semée de fragments de colonnes, mais les

principaux restes sont dans la plaine au-dessous du village. On y trouve, autour d'une fontaine, plusieurs sarcophages qui servent d'auges, et près de là, les ruines de deux grands édifices. Le premier qu'on rencontre est un bâtiment carré, d'environ 8 mètr. de côté, avec un grand portique du côté S.; l'intérieur est composé de deux chambres, qui se coupent à angle droit de manière à former une croix. Le style en est simple et massif; mais tandis que Robinson (*Lat. Res.*, p. 368) croit y reconnaître une synagogue juive, M. Porter (*Handb.*, p. 443) y voit un édifice romain. Un peu plus à l'E., on trouve, sur une plate-forme de maçonnerie massive, plusieurs sarcophages remarquables, autrefois enrichis de sculptures aujourd'hui méconnaissables. M. Porter doute d'après cela que ces tombeaux puissent être attribués aux Juifs, comme le pense Robinson.

A 100 mètr. plus loin, à l'E., au milieu d'un fourré de ronces et d'épines, est un autre édifice carré, plus considérable que le précédent, avec un grand portail sur la face E., et deux petits portails latéraux, ornés de riches sculptures. Il n'y a plus de colonnes, mais les chapiteaux qu'on trouve à l'entour sont corinthiens. La construction des murailles est d'un très-bon style. Robinson compare cet édifice à ceux de Keir Bir'im et de Meiroun (V. ci-dessous), et le considère aussi comme une synagogue juive.

De la fontaine de Kédès, on continue vers le S.-S.-E., sur un plateau élevé, et l'on arrive (45 m.) en face d'un monticule prééminent appelé

Tell Khoraièh, au sommet duquel (15 m.) on découvre une belle vue sur le lac de Houlèh et le sauvage wadi Hendadj. On y trouve de grands blocs de pierre carrés, mais non taillés, qui semblent avoir appartenu à

une muraille cyclopéenne, et deux pressoirs à l'huile. A la base N. de la colline, on voit aussi un rocher creusé en forme de tombeau. Le Tell Khorai'bèh pourrait, selon Robinson (*Lat. Res.*, p. 365), représenter l'antique Hator de Nephthali, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. Cette ville, où régnait Jabin, qui fut battu et tué par Josué (*Jos.*, xi, 1, 11), et plus tard un autre Jabin, qui opprima Israël et dont l'armée, commandée par Sisera, fut détruite par Barak (*Juges*, iv, 7), paraît avoir été rétablie plus tard (peut-être est-ce l'Hézer ou ou Hator de Salomon, I Rois, ix, 15), puis détruite encore par Teglat-Phalazar (II Rois, ix, 29), et par Nabuchodonosor (Jérémie, xlix, 28-33).

Saint Jérôme et Eusèbe (*Onomasticon*) parlent de l'Hator de Josué comme d'une ville complètement ruinée. Porter (*Handbook*, p. 442) fait remarquer assez justement que le Tell Khorai'bèh répond assez mal à l'emplacement d'une capitale dont l'armée était forte principalement par ses chariots. Comment ceux-ci auraient-ils pu gravir ces hauteurs? Du reste, Hator ne devait pas être loin de là. Josèphe (*Antiq.*, v, 5, 1), dit qu'elle était au-dessus du lac Semechoniitis (*ὑπέρεσται τῆς Σεμχωνιτιδος λίμνης*), et deux versets de la Bible (*Jos.* xix, 35-37; — II Rois, xv, 29), la placent au S. de Kédès. Il semble que l'emplacement de cette ville antique devrait être cherché dans la plaine, à l'O. du lac Houleh, vers Ain el-Mellaha, ou Ain el-Belatha; ce dernier répondrait peut-être au Hen-Hator, cité dans les mêmes comme étant au N. de Kédès. Un hameau mentionné sur la carte de Zimmerman, à l'O. de Ain el-Belatha, porte le nom de Azour.

En descendant du Tell Khorai'bèh, on se dirige au S.-O. vers Wadi Hendadj, coupant obliquement le bord N. du ravin pour éviter une courbe de la vallée,

dont on atteint le fond (1 h.) près d'un moulin solitaire, au bord d'un ruisseau ombragé par des bosquets d'oliviers et de lauriers-roses. On remonte sur un plateau cultivé, où s'élève (30 m.) le v. d'Alma. Plus loin (30 m.), on laisse à gauche le v. de Delâta, et traversant un plateau d'où l'on découvre la plus belle vue sur le lac de Houleh, le grand Hermon et la chaîne du Liban jusqu'au Sannin, on atteint (1 h. 15) l'extrémité d'un wadi profond qui va contourner à l'O. le monticule de Safed, et faisant le tour d'un pic élevé, on aperçoit soudain cette ville, dominée par un vieux château ruiné; on atteint bientôt (20 m.) les premières maisons de

Safed (4 h. 20 de Kédès, — 10 h. 35 m. de Baniyas). Il y a un assez grand nombre de maisons aisées où l'on pourra trouver un gîte.

Histoire.—On n'a aucune preuve de l'antiquité de Safed. Le nom de Safed, mentionné dans la *Vulgate* (*Tobie*, i, 1), ne se trouve pas dans les éditions grecques et hébraïques de la Bible. C'est à tort qu'on a voulu l'identifier avec Béthulie (*V. Sanouf*, R. 138). Peut-être répondrait-elle au Sèph, place de *Galilée*, fortifiée par Josèphe, dans la guerre des Juifs contre les Romains (II, 20-6.) C'est encore une des montagnes sur lesquelles on a placé la Transfiguration (*V.* page 680). La première mention qui en soit faite se trouve dans Guillaume de Tyr (xviii, 14, xxi, 28, xxii, 16). Sa forteresse paraît avoir été élevée vers 1140 par les Croisés; elle fut défendue par les Templiers contre Saladin lui-même, et rendue après cinq semaines de siège. Démolie en 1220 par le sultan Melik el-Moadhdham, elle fut rendue en 1240 aux Templiers, et réédifiée par les libéralités de Bénédicte, évêque de Marseille. Reprise en 1266 par le sultan Bibars, qui massacra ses défenseurs, elle fut toujours occupée depuis par une garnison musulmane, sauf une courte oc-

cupation par les troupes de Bonaparte en 1799. Safed a été, dans les quatre derniers siècles, habitée surtout par une population israélite et est demeurée le siège d'une école israélite renommée, qui a produit au xvi^e siècle les illustres rabbins: Moïse de Trani, Joseph Kard, Salomon Alkabaz, Moïse de Cordoue, Samuel Oseida et Moïse Alcheikh. Cette école posséda deux imprimeries, plusieurs synagogues. Elle commença à décliner au xvii^e siècle. Deux tremblements de terre, en 1769 et en 1837, ruinèrent cette malheureuse ville. Le dernier fit périr près de 5000 personnes et détruisit les restes de la célèbre école.

État actuel.—Safed est aujourd'hui une ville de 4000 hab. environ, dont un tiers de juifs, originaires de la Pologne ou de la Russie. Elle est située sur le sommet d'une haute montagne, circonscrite au N. et à l'O. par une profonde vallée, qui porte ses eaux vers le lac de Tibériade, et du côté de l'E. et du S., par un ravin beaucoup moins important, qui rejoint le premier vers l'angle S.-O. de la ville. Un espace de col aplani le relie à l'angle N.-O. avec la chaîne des montagnes qui dominent l'Ard el-Khaït et le lac de Houleh. La montagne de Safed présente deux sommités: celle du N. porte l'ancienne citadelle des croisés, celle du S. porte un autre édifice quadrangulaire ressemblant à une forteresse. Entre les deux, s'étend une place, et le quartier musulman, assez proprement bâti en pierre. Du côté de l'O. et sur les pentes de la grande vallée se trouvent le bazar, et le quartier juif, dont les maisons, à cause de la déclivité du terrain, semblent bâties les unes par-dessus les autres. C'est cette disposition qui a été si fatale au quartier juif dans le tremblement de terre de 1837; les maisons s'écroutaient les unes sur les autres; sur 5000 victimes, 4000 appartenaient à la communauté juive. Enfin quel-

ques maisons sont aussi dispersées sur les pentes opposées du ravin. La ville possède plusieurs fontaines et de grands enclos plantés d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vignes. L'objet le plus intéressant de Safed est l'ancienne citadelle, qui couronne le sommet du N. Cette forteresse était formée d'une vaste enceinte ovale et d'un gros bâtiment central de forme quadrangulaire, sur le sommet duquel on peut encore monter à travers les décombres. Tout a été bouleversé, ébranlé ou lézardé par le tremblement de terre de 1837. Jusque-là, le mutesselim de la contrée y avait fait sa résidence. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. On y remarque l'ouverture de souterrains qui paraissent avoir une grande profondeur. Du haut de la citadelle, on découvre un panorama immense, qui mériterait à lui seul d'attirer le voyageur en ce lieu. Au S.-E. on voit se développer à ses pieds la majestueuse nappe d'eau du lac de Tibériade, bleue comme le ciel de l'Orient, dont l'apparition soudaine charme les yeux du voyageur fatigués de l'aspect aride et desséché de la contrée. Au-dessus des rives escarpées qui bordent le lac du côté de l'E., s'étend à perte de vue le vaste plateau du Djaoulan et du Haouran, l'ancien Basçan de l'Écriture, jusqu'aux montagnes du Ledjah, au-dessus desquelles on distingue surtout le pic appelé *el-koleib* (le petit cœur). Selon Porter, on peut, avec une lunette, reconnaître au S. de cette chaîne le pic conique et le château de Salkhad (Salca), qui se trouve au delà de Bozra, et qui marquait la limite E. du Basçan (*Jos.*, xiii, 11.) Au S. du lac s'ouvre la grande vallée du Jourdain, el-Ghor, par-dessus laquelle, au S.-E., la vue s'étend jusqu'aux montagnes d'Adjloûn, au-dessus de el-Heussn et dans la direction de Gérasa. « Au S.-S.-O., à dr. du lac, se montrent le sommet du Thabor, le petit Hermon, une par-

tie de la plaine d'Esdreton et les montagnes de la Samarie. Au S.-O. et à l'O., la vue est arrêtée par deux sombres chaînes de montagnes en partie boisées. Les montagnes du N. et du S. sont nues. » (Robinson, *Bib. res.*, III, p. 336.)

Excursions à Meirouïn, Kefr Bir'im et Giscalà.—Au N.-O. de Safed se trouvent deux localités particulièrement révérees des Juifs, et qui attirent beaucoup de pèlerins de cette religion; **Meirouïn** (2 h.), où se trouvent les tombeaux des grands docteurs Hillel et Cham-maï, qui florissaient avant l'ère chrétienne, et du rabbin Siméon Ben Jochari, l'auteur présumé du livre Zohar, ainsi que les ruines d'une ancienne synagogue, dont il ne reste plus que le fronton S., avec un grand portail richement sculpté; et **Kefr Bir'im**, grand v. maronite sur le sommet d'un pic à 2 h. au N.-O., où se voient aussi les restes d'une belle synagogue, avec deux rangs de colonnes calcaires, dont les chapiteaux sont formés par des anneaux circulaires qui vont en s'élargissant vers le haut. Trois portes sculptées et quelques restes d'une colonnade intérieure permettent de se rendre compte du plan de l'édifice. A 500 mètr. environ, vers le N.-E., est une autre ruine semblable, mais où l'on ne voit plus qu'une porte avec une inscription hébraïque presque effacée. Ces monuments semblent dater des premiers siècles de l'ère chrétienne, et montrent qu'après sa chute, la nation juive avait conservé dans ces montagnes un degré de civilisation assez avancé. Kefr Bir'im contenait aussi les tombes traditionnelles de Barak, le vainqueur de Sisera, du prophète Obadiah, et même de la reine Esther.—De Kefr Bir'im, on peut revenir en 1 h. environ, vers l'E., à **el-Djich**, l'antique **Giscalà**, une des villes de Galilée fortifiées par Josèphe, et la dernière qui tint contre les Romains (*Guerre des Juifs*, II, 20, 6;—IV, I, 1; 2, 1 à 5). Ce village,

situé sur une haute colline, a été totalement détruit par le tremblement de terre de 1837. Il contenait aussi des tombeaux de rabbins célèbres. De **el-Djich**, on revient, en traversant (30 m.) un bassin ovale qui n'est qu'un ancien cratère, à (1 h. 40 m.) **Safed**.

Une route, suivie par Robinson, mène de **Safed** à **Tyr** en 14 heures par **el-Djich**, **Bint-Djebail**, **Tibnin** et **Haris**, à travers le **Belâd-Bechârah**, pays montagneux et boisé, appartenant autrefois à la tribu de **Nephthali**, habité aujourd'hui par les **Métoualis**, population fière et indépendante. La forteresse ruinée de **Tibnin**, bâtie sous le nom de **Toron**, par **Hugues de Saint-Omer** en 1107, et prise par **Saladin**, est à peu près le seul point intéressant de cette route. On y découvre **Kal'at ech-Chakif** (V. R. 114) et le grand **Hermon**. On signale encore à 2 h. 45 de là, près du v. de **Mezraah**, une grotte avec quelques sculptures assyriennes.

Reprenant à **Safed** la route de **Tibériade**, on descendra, en sortant de cette ville, dans le ravin de l'E., dont on suit la rive gauche. Arrivé près de (20 m.) une source, au-dessus de laquelle on remarque quelques cavernes, on remonte vers l'E. par un vallon étroit et pierreux sur (15 m.) un plateau pierreux et aride, d'où l'on a une vue superbe sur le lac. On descend alors vers le S. sur (1 h. 35) un plateau inférieur bien cultivé, d'où, laissant à l'E. la station de **Khan Djoubb-Youssouf** (V. R. 127), on descend (50 m.) à **Ain el-Tabigah**, où l'on rejoint la route des caravanes d'Égypte à **Damas**.

Un chemin, qui se détache à l'E. de cette route, à 15 min. au N. de **Khan-Djoubb-Youssouf**, conduit en trois heures, par un plateau accidenté présentant de beaux points de vue sur le lac, au gué du **Jourdain**, près de **Et-Tell** ou **Bethsaïde-Julias** (R. 129). Le voyageur qui ne se proposerait pas de faire ultérieurement le tour du lac complet fera bien, en descendant du haut plateau de **Safed**, de prendre

cette route, laissant les chevaux de bague suivre le chemin direct de **Tibériade**. Après avoir visité **Et-Tell**, il reviendra vers l'embouchure du **Jourdain**, et, suivant la rive N. du lac (1 h. 30), aux ruines de **Tell-Houm** (**Chorazin**), et à (40 mil.) **Ain et-Tabigah**, d'où, avec un bon cheval, on gagne **Tibériade** en 2 h. Celui qui trouverait cette excursion trop longue (9 à 10 h. en tout de **Safed** à **Tibériade**) devra au moins descendre de **Khan-Djoubb-Youssouf** à **Tell-Houm** (1 h. 15) pour revenir à (40 min.) **Ain et-Tabigah**. Ce n'est plus qu'un détour de 2 h. 30, y compris le temps de visiter les ruines. Toutes ces localités bibliques sont décrites R. 129.

Ain et-Tabigah, hameau situé dans une petite baie formée en partie par le lac de **Tibériade**, et au bord d'un ruisseau limpide alimenté par plusieurs grandes sources situées à quelques centaines de mètres au N. au pied de la colline. Les eaux sont thermales, d'une chaleur modérée et d'un goût saumâtre et légèrement sulfureux. La source la plus potable, située à l'E., près du rivage, et qui porte le nom de **Ain-Eyoub** (la fontaine de **Job**), est entourée d'un mur circulaire. On voit à **et-Tabigah** un ancien réservoir octogone, les restes d'un aqueduc et plusieurs moulins, la plupart ruinés, bâtis par le célèbre **pacha Dhaher el-Amr**.

Robinson (*Lat. res.*, p. 358), a identifié **et-Tabigah** avec **Bethsaïde** (la maison des pêcheurs), patrie des apôtres **Pierre**, **André** et **Philippe** (**saint Jean**, I, 44), village situé dans la **Galilée** (**saint Jean**, XII, 21), et distinct de **Bethsaïde-Julias**, situé à l'E. du **Jourdain** dans la **Décapole** (**Comp.**, **saint Marc**, VII, 31, et **saint Luc**, IX, 10;—**Fl. Josèphe**, *Antiq.*, XVIII, 2, 1). **Bethsaïde de Galilée**, comme le fait remarquer **Robinson**, devait, d'après le récit des **Évangiles**, être situé près de **Capharnaüm**, puisque, après le miracle de la multiplication des pains (à **Bethsaïde-Julias**, V. p. 712), les disciples s'embarquent pour se ren-

dre à **Bethsaïde**, selon **saint Marc** (VI, 45), et à **Capharnaüm**, selon **saint Jean** (VI, 17); surpris par une tempête, ils sont rejoints par **Jésus-Christ** marchant sur les eaux, et ils abordent là où ils allaient (**saint Jean**, VI, 21), dans la contrée de **Génézareth** (**Marc**, VII, 53;—**Matthieu**, XIV, 34). **Capharnaüm**, **Bethsaïde** et **Chorazin** sont confondues dans les malédictions de **Jésus-Christ**, à cause de l'incrédulité de leurs habitants (**saint Matthieu**, XI, 21;—**saint Luc**, X, 13), et **saint Jérôme** (*Comment. in Esai.*, IX, 1, et *Onomasticon*, art. **Chorazin**) les mentionne comme à côté l'une de l'autre, sur la rive du lac. Le même rapprochement est fait dans l'*Itinéraire de saint Wilibad* au VIII^e siècle (*Early Travels in Palest.* **Bohn**, p. 16, 17). L'existence de deux **Bethsaïde** dans le même pays à 2 heures de distance, a été cependant contestée par des arguments sérieux (V. F.-A. **Isambert**, *Bull. Soc. Géogr.*, 4^e série, tom. VI, p. 315).

Après **Ain et-Tabigah**, on suit un instant une plage sablonneuse pour s'élever sur un petit promontoire, où l'on marche (15 m.) sur un chemin taillé dans le roc et à pic au-dessus du lac. On domine celui-ci dans toute son étendue: au S.-O. se déroule la grande plaine de **Génézareth**, limitée au S. par la montagne pittoresque d'**Arbela**. On descend ensuite (5 m.) à

Ain et-Tin (la fontaine du figuier), qui marque, avec un vieux bâtiment appelé *Khân Minneh*, l'emplacement de **Capharnaüm**, où **Jésus-Christ** vint s'établir après qu'il eut été chassé de **Nazareth** par ses concitoyens (**saint Matthieu**, IV, 13), et qui fut appelé sa propre ville (*ib.*, IX, 1). C'est là qu'il passa les trois années les plus importantes de sa vie: c'est en ces lieux qu'il accomplit ses principaux miracles, qu'il fit entendre ses prédications, ses paraboles (**Voy. saint Matthieu**, IX, XIII, XV, XVII;—**saint Marc**, I, V, IX,

—saint Luc, vii ;—saint Jean, vi). C'est elle qu'il maudit pour son incrédulité (saint Matthieu, xi, 23, 24), et l'on peut s'étonner, avec M. Porter (*Handbook*, p. 430), qu'une localité si importante dans l'histoire évangélique ait pu être si longtemps mise en oubli, alors que tant de légendes insignifiantes ont trouvé leurs localités déterminées dans la Palestine.

Khân Minyèh est un bâtiment carré ruiné, qui a dû être autrefois une grande et belle bâtisse ; il est situé juste au pied de la hauteur d'où descend la route de Damas, à 30 ou 40 perches du rivage. Entre le Khân et le rivage se trouve, au pied du rocher, une source abondante, ombragée par un beau figuier, qui lui a donné son nom ; l'eau est douce, fraîche et potable ; elle se déverse à peu de distance dans le lac qui, dans ses hautes eaux, peut en retour couvrir la fontaine. Près de cette source, il y en a plusieurs autres, qui répandent la fertilité sur le terrain environnant, couvert de hautes herbes et de grands roseaux. Au S. de Khân Minyèh et de Ain et-Tin, des monceaux de pierres informes, qui s'étendent sur un espace assez considérable le long de la petite baie, dénotent l'existence d'une ancienne ville : on n'y trouve toutefois aucun reste d'édifices publics.

L'identification de ces ruines de Khân Minyèh avec Capharnaüm, proposée par Robinson dans son premier voyage (1838) a été depuis établie par ce savant explorateur des terres bibliques dans son second voyage (*Lat. Bibl. Res.*, p. 347-360), aussi solidement que peut l'être une question d'archéologie sur laquelle on manque presque entièrement de données historiques et topographiques. Les Évangiles sont les seuls livres des Écritures qui mentionnent Capharnaüm (saint Matthieu, iv, 13), sur les bords du lac, aux confins de Zabulon et de Nephthali. Fl. Josèphe ne prononce ce

nom qu'une fois (*Guerre des Juifs*, iii, 9, 8) ; encore l'applique-t-il à la source qui fécondait la plaine de Gennésareth, et qu'on supposait communiquer avec le Nil, parce qu'elle produisait un poisson semblable au coracinus, qui se trouve dans les lacs autour d'Alexandrie. Dans un autre passage (*Vie de Joseph*, § 72,) il parle d'un village de Képharnomé, où il fut transporté après avoir été blessé près de Julias ; ce n'est probablement que le nom juif grecisé, mais il n'est cependant pas sûr qu'il s'agisse de la même localité. Robinson tire son argument principal du récit de la tempête où Jésus marcha sur les eaux (V. p. 703), qui prouve que Capharnaüm et Bethsaïde étaient deux localités voisines, attenantes à la plaine de Gennésareth (Matthieu, xiv, 34 ;—Marc, vi, 53 ;—Jean, vi) ; il reconnaît dans Ain et-Tin la fontaine décrite par Joseph, où les poissons du lac peuvent remonter facilement dans les hautes crues de celui-ci. Il invoque enfin l'autorité des écrivains chrétiens, qui ont mentionné la ville quand elle existait encore, surtout le rapport d'Arculfus qui, à la fin du vi^e siècle, décrit Capharnaüm comme étant située au bord du lac (*maritimam*), sur un espace étroit, étendu de l'O. à l'E., entre la montagne au N. et le lac au S., indications qui s'accordent parfaitement avec la position de Khân Minyèh, et dont on retrouve la confirmation dans plusieurs écrivains jusqu'à Quaresmius qui, en 1620, nomme expressément Khân Minyèh. Ce n'est qu'au xvii^e siècle que la tradition paraît s'être perdue, et la localité de Capharnaüm transportée par Nau, en 1674, aux ruines de Tell-Houm (V. p. 712).

Au S. de Khân Minyèh, commence la plaine de Gennésar, ou ou Gennésareth (appelée aujourd'hui *el-Ghoveir*, le petit Ghor), dont Fl. Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 10, 8.) nous a donné les dimensions exactes, 30 stades (5 610

mèt.) de long sur 20 (3740) de large, et dont il a tracé un tableau enchanteur. On peut reconnaître que cette description n'avait rien d'exagéré, alors que le pays était un des plus peuplés de la Palestine : la plaine, aujourd'hui déserte, étonne encore par la puissance de sa végétation ; on peut y retrouver la plupart des arbres indiqués par l'historien juif. Grâce à la dépression au-dessous du niveau de la mer, son climat chaud et égal se rapproche de celui de l'Égypte. Elle était arrosée non-seulement par les eaux de Ain et-Tabigah et de Ain et-Tin, qui y étaient distribuées par des conduits dont on a retrouvé les vestiges, mais encore à l'O. par le wadi el-Amoud et le wadi-Rabbadièh. Le premier n'est, il est vrai, qu'un torrent desséché une grande partie de l'année, qui n'atteint le lac que par des canaux mal tracés : le second est un cours d'eau permanent et abondant. Enfin, vers le S. on trouve une source considérable, l'*Ain el-Medaouwarah*, que nous décrivons ci-dessous. Tout autour de la plaine s'étagent des collines riantes, et vers le S. se dressent les parois abruptes de la montagne d'Irbid (Arbela), au pied desquelles est le v. de *el-Medjdel*, le seul lieu habité de cette région.

Deux chemins conduisent de Khân Minyèh à el-Medjdel et à Tibériade ; l'un suit de près le rivage, tantôt sur la grève sablonneuse, tantôt au milieu des hautes herbes, des grands roseaux et des buissons touffus qui couvrent la plaine de Gennésareth : l'œil se repose sur cette fraîche verdure, sur la surface paisible de ce beau lac, sur les collines de l'O. aux teintes chaudes et rougeâtres, comme sur la côte escarpée et bleuâtre qui se dresse majestueusement à l'E. du lac ; on franchit un frais et limpide ruisseau venant de la grande source Ain el-Medaouwarah, que l'on ira visiter ; à 15 m. vers l'O. (V. ci-des-

sous), on franchit le wadi el-Hammâm pour atteindre (1 h.) le hameau de el-Medjdel.

L'autre route, plus longue de 30 m., contourne la plaine de Gennésareth, se dirige au S.-O. vers (15 m.) le débouché du Wadi-Amoud ; continuation du Wadi-Tawahin qui vient de Safed ; près de là se trouvait en 1838 une colonne renversée, que Robinson n'a pas retrouvée dans son second voyage. On laisse à dr. (10 m.) une hauteur appelée Tell-Zerremân, et le hameau arabe d'*Abou-Chouchèh*, qui ne contient que des masures arabes, selon Robinson, mais où M. de Saulcy décrit une tour carrée et voûtée, en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain, qui marquerait, selon ce voyageur, l'emplacement de l'antique **Kenret**, lequel cependant n'était autre, selon saint Jérôme, que Tibériade même. On gagne ensuite (15 m.) l'entrée du *Wadi er-Rabadyèh*, ainsi nommé d'un village situé plus haut, et d'où descend une petite rivière qui fertilise la plaine et faisait tourner quelques moulins aujourd'hui ruinés. Ce wadi porte plus à l'O. le nom de Wadi-Rellamèh. Des moulins de Rabadyèh, on revient vers l'E. à (15 m.) *Ain el-Medaouwarah* (la fontaine ronde), vaste bassin entouré d'une muraille circulaire, formant un réservoir d'environ 30 mètr. de diamètre, et caché par un épais fourré d'arbres et de broussailles. Cette fontaine répond, sous beaucoup de rapports, à la fontaine de Capharnaüm de Fl. Josèphe (*loco citato*), qui arrosait la plaine de Gennésareth. M. de Saulcy ne doute pas de cette identité et place sur un terre voisin, qu'il avoue ne pas avoir visité, les ruines de Capharnaüm. Robinson, qui, par deux fois, a exploré ce monticule, dit formellement qu'il n'y existe aucune ruine. Nous avons vu d'ailleurs qu'il croit reconnaître la fontaine de Josèphe dans le Ain et-Tin, qui peut recevoir du lac

le poisson du Nil qui y existe réellement. La fontaine ronde est trop éloignée du lac pour recevoir ces poissons, et il faudrait savoir si les petits poissons, semblables à des goujons, qu'y a vus M. de Saulcy, ressemblent au *coracinus* du Nil. Il n'est, du reste, dit nulle part que cette fontaine fût immédiatement à côté de la ville. De Aïn el-Medaouwarah, on gagne (15 m.) les bords du Wadi el-Hamâm, et (15 m.)

El-Medjdel (Magdala), misérable hameau d'une trentaine de huttes, contenant une population presque nue, seul reste des anciens pêcheurs du lac, et une vieille tour moderne. Les savants, comme la tradition commune, sont à peu près d'accord pour reconnaître dans El-Medjdel le nom altéré de Magdala, la patrie de Marie-Madeleine (Magdalena), (saint Marc, xvi, 9; — Saint-Jean, xx, 11-18). On peut opposer à cette manière de voir l'autorité d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomasticon*), qui placent le Magdala, dont Marie était originaire, dans la tribu de Juda, près de Jérusalem. Selon les mêmes auteurs, plus rapprochés que nous des traditions évangéliques, *Magdala* de l'Évangile de saint Matthieu (xv, 39), qu'il faudrait lire *Magedan* d'après les manuscrits, était dans la Décapole, sur la rive orientale du lac, avec le Dalmanutha de Saint-Marc (viii, 10). (V. F.-A. Isambert, *Bull. soc. géogr.*, 4^e série, t. VI, p. 316-318.) On identifie aussi Medjdel avec le Migdal-el de Josué (xix, 38); mais ces ressemblances de nom sont fort douteuses, car le mot de El-Medjd (la gloire) se trouve plusieurs fois dans la géographie de la Palestine (V. el-Medjd el-Andjar, etc.)

Le *Wâdi-el-Hamâm* (la vallée des Pigeons), qui s'ouvre à l'O. de el-Medjdel, forme une excursion intéressante. C'est une gorge sauvage, resserrée entre des rochers à pic de 2 à 300 mètres de hauteur, qui, après 2 kilomètres

environ, va aboutir au plateau de Hattin. On remarque, dans la paroi méridionale des rochers, de vastes cavernes, auxquelles il est difficile de parvenir. Un peu plus loin, vers le milieu de la gorge, on voit d'autres cavernes plus considérables auxquelles les Arabes durent le nom de *Kal'at-Ibn-Ma'an*, qu'on ne peut atteindre que par une étroite corniche taillée dans le rocher, qui semble avoir été un ancien aqueduc. L'entrée de ces cavernes a été taillée en forme de portes et de fenêtres et présente les vestiges de fortifications en maçonnerie. Ce sont là, sans aucun doute, les *cavernes d'Arbela*, qui furent fortifiées par Josèphe (*Vie de J.*, 37) et qui auparavant, sous le règne d'Hérode le Grand, avaient servi de refuge à des brigands, qui y opposèrent une résistance désespérée aux soldats du roi (*G. des Juifs*, I, 16, 2-4). Antérieurement encore, elles avaient servi de refuge aux habitants d'Arbela fuyant devant Bacchides, général de Démétrius III (V. I Macchabées, ix, 2). On continue à suivre le fond du wâdi, en côtoyant un petit ruisseau qui paraît et disparaît entre les rochers, puis (15 min.) s'élevant sur la hauteur à gauche, on va visiter les ruines de **Irbed**, l'antique **Arbela** de Josèphe, le **Beth-Arbel** d'Osee (x, 4), forteresse célèbre dans l'histoire des Juifs. Les ruines d'Irbed consistent principalement dans un portail sculpté avec deux colonnes debout et quelques colonnes corinthiennes renversées, qui paraissent avoir appartenu à une ancienne synagogue.

De El-Medjdel à Tibériade, on suit constamment le rivage; on croise (30 min.) un vallon qui descend du plateau de Hattin, et par où débouche la route des caravanes. A l'entrée de ce vallon se trouve un terrain cultivé avec plusieurs sources, dont la principale, nommée *Aïn el-Baridêh* (la source froide), est entourée d'une muraille circulaire en forme de réservoir, comme celle de Aïn el-Medaouwarah, de Aïn et-Tin, etc.—De là, un chemin rocailleux conduit (40 min.) aux portes de

Tibériade, aujourd'hui **Tabariéh**.—*Histoire*. La ville de Tibériade occupait, d'après l'autorité de saint Jérôme (*Onomasticon*), l'emplacement de l'ancienne *Kenreth*, qui avait donné son nom au lac; selon les traditions rabbiniques, elle répond aussi au *Rakketh* de Josué (xix, 35). Elle est mentionnée deux fois dans l'Évangile (saint-Jean vi, 1, 23; xx, 1), sous le nom de Tibériade, et Fl. Josèphe nous apprend que la ville fut fondée par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de l'empereur Tibère, son protecteur, vers l'an 16 avant Jésus-Christ. (*Archéol.*, xviii, 2, 3.—*Guerre des Juifs*, II, 9, 1.) La ville nouvelle, dotée de privilèges de toute sorte, devint la capitale de la Galilée. Néron la donna à Agrippa le Jeune. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, cette ville fut fortifiée par l'historien Josèphe, commandant en chef de la Galilée, qui y vint à plusieurs reprises pour apaiser l'esprit remuant de sa population. (Josèphe, *Vie*, 8, 12, 17, 32, 53, 63.—*Guerre des Juifs*, II, 20, 6.) Tibériade ouvrit ses portes sans résistance à Vespasien, qui épargna la ville. Après la destruction de Jérusalem, elle devint un des centres de réunion de la nation juive, et dans le second siècle le siège du Sanhédrin présidé alors par le célèbre rabbin Judah Hakkodech, le compilateur de la *Mischna*. De l'école de Tibériade sortit encore la *Gemara*, plus connue sous le nom de *Talmud de Jérusalem*, composée par le rabbin Jochanan, et la *Masorah*, destinée à conserver la tradition des Écritures et la pureté de la prononciation. Saint Jérôme étudia sous la direction d'un de ses docteurs. Elle vit encore fleurir les rabbins Akiba et Maimonides (Robinson, t. III, p. 269). Sous le règne de Constantin, un Juif converti obtint d'y élever une église chrétienne, et l'on voit mentionné quelquefois plus tard un évêque de Tibériade. Justinien rebâtit les

remparts de la ville; elle fut prise, en 614, par Chosroes; en 637, par le khalife Omar. Après la première croisade, elle fut donnée en fief à Tancrede, et érigée en évêché; reprise en 1187, par Saladin, puis rendue en 1240 aux chrétiens, elle retourna définitivement aux musulmans en 1247. Dès lors, elle n'est plus mentionnée que rarement dans les écrits des voyageurs ou des auteurs arabes. Au xviii^e siècle, le fameux cheikh Dhaher-el-Amr l'entoura de fortifications. Elle fut occupée un instant par les Français en 1799. Un tremblement de terre la bouleversa de fond en comble en 1759 et en 1837.

Etat actuel.—Tabariéh est située au N. d'une petite plaine pierreuse ménagée entre le pied des montagnes et le rivage. La ville forme un parallélogramme étroit de plus d'un kil. de long. Du côté de l'E., les maisons baignent leur pied dans le lac; des trois autres côtés, règne une enceinte massive, flanquée de tours, bâtie en gros blocs de basalte. La citadelle occupe l'angle N.-O. Le tremblement de terre de 1837 a ruiné cette enceinte, comme l'aurait fait un siège acharné. Partout d'immenses lézards, des pans de murs écroulés ou menaçant ruine, de vastes brèches, qui permettent presque partout d'entrer sans passer par la seule porte à peu près intacte, celle du N.-O., qui s'ouvre en face d'une mosquée également ruinée. Tout autour s'étend un quartier couvert uniquement de décombres. A peine un petit nombre de maisons ont-elles été relevées à la hâte depuis la grande catastrophe.

Tibériade n'a plus aujourd'hui qu'une population de 2000 âmes dont 800 Juifs, originaires, les uns de l'Afrique et de l'Espagne, les autres de la Russie, dont ils portent encore le costume. Ce pays dévasté est sacré à leurs yeux, car c'est là que doit venir le Messie, qui établira son trône à Safed. Les tombes des grands rabbins qui entourent la ville sont aussi l'objet